

JULIETTE ARNAUD

LA STRATÉGIE DU MOLLUSQUE

Travailler moins pour gagner plus !

© Bourin Éditeur 2008
www.bourin-editeur.fr

BE bourin
éditeur

38, rue La Condamine 75017 Paris

AVANT-PROPOS

Le Cantique de la création

EN CE TEMPS-LÀ, LE CRÉATEUR avait déjà presque tout créé.

Il y avait Paris et quelques grandes capitales du continent européen, le continent africain était le grand oublié, tandis que d'autres émergeaient.

En ce temps-là, les hommes avaient un peu oublié leur Créateur et ne se souciaient pas vraiment du salut de leur âme: «De toute façon, si le Créateur existait, y aurait pas tant de malheur», disaient-ils. Et c'était du bon sens.

De ses hauteurs, le Créateur était un peu maussade. Il se rendait bien compte que tout ne tournait pas très rond, enfin quand même... Il avait inventé les consoles de jeux vidéo, les matchs de foot pour tous les pays de monde et même Paris-Plage, et il trouvait que les hommes étaient un peu sévères avec lui.

Mais, le Créateur est Amour.

Alors, au lieu de punir les hommes, de leur retirer le McDo, l'aspirateur et les cinémas Gaumont, il décida de leur faire un nouveau cadeau.

Le plus beau et le plus extraordinaire que la Terre eût jamais connu.

Lundi matin, il se mit au travail.

Le premier jour, le Créateur engendra les « salariés » : il les créa homme et femme, à son image, en plus petit et plus moche, en un peu moins intelligent et sans ambition. Il leur distribua des badges avec une petite photo et leurs noms écrits dessus, qui les faisaient encore un peu plus petits et un peu plus moches que d'ordinaire, mais bon.

Ce fut la fin du premier jour, le Créateur contempla son œuvre : il était content.

Les hommes aussi étaient contents ; surpris de se trouver là, mais contents.

Il y eut une nuit, il y eut un matin : deuxième jour.

Le deuxième jour, le Créateur eut un peu peur que son peuple ne s'ennuie.

Alors, il leur imagina un travail, pas très compliqué, pas très long ; il leur octroya un petit salaire, pas très gros, mais suffisant pour profiter

de la société de consommation. Enfin, ça, c'était quand même avant l'euro et Nicolas Sarkozy, à l'époque où les gens étaient contents de travailler peu pour gagner peu.

Il y eut une nuit, il y eut un matin : troisième jour.

Le troisième jour tombait un mercredi.

Et le mercredi, le Créateur savait bien que c'était déjà « le jour des mamans ».

Pour leur faire plaisir, il créa les conventions collectives, par branches, par catégories, par classes, puis les ARTT et les jours fériés, non décomptés du contingent des ARTT, et il créa aussi plein de semaines de congés payés.

Enfin, il créa presque une parité avant l'heure, si bien que homme et femme, père ou mère, tout le monde eut le droit de ne pas travailler, s'il le voulait, le mercredi, le jeudi ou le vendredi, le lundi ou même le mardi ou tous les jours de la semaine, pour autant qu'il obtienne « l'accord de sa hiérarchie ».

À la fin du troisième jour, les petits hommes reprirent des couleurs. Ils avaient intégré la notion de droits acquis : ils ne l'oublieraient plus !

Le Créateur aussi fut satisfait de sa journée, car il est heureux quand les hommes le sont.

Il y eut une nuit, il y eut un matin : quatrième jour.

Le quatrième jour, il eut, comme on dit, un « coup de mou ».

Le Créateur comprit que les salariés n'aimaient pas le quatrième jour.

Il leur semblait plus long et plus ennuyeux que les autres.

Et le Créateur fut si triste qu'il prit une ferme résolution : il allait créer tout un tas d'avantages en nature qui donneraient un peu d'oxygène aux salariés.

Ce qui fut dit fut fait, et le quatrième jour apparurent ainsi, coup sur coup, les chèques cadeaux, les places de spectacle à prix réduit, les primes de vacances et de Noël, les primes exceptionnelles, les primes de rentabilité, les primes de début d'année, l'intéressement et le treizième mois. Pour faire bonne figure, le Créateur ajouta même un demi-mois à son treizième mois, si bien que pour ces hommes-là, une année de douze mois en comptait désormais treize et demi.

Le Créateur, les salariés, tout le monde fut bien content.

Il y eut une nuit, il y eut un matin : cinquième jour.

Le cinquième jour, le Créateur s'octroya une courte grasse matinée.

Puis, au réveil, il eut une idée lumineuse : il allait créer un endroit pour ranger tout le peuple de ses salariés : LA TOUR CNAF (Compagnie nationale des assureurs français).

La Tour fut bâtie en un jour. Avec Elle, le Créateur inventa la cantine, les portes automatiques, les contrôles de sécurité et les vigiles, les ascenseurs, les toilettes pour hommes et celles pour femmes, les open-spaces et les « collègues ».

On raconte qu'à cette époque, les salariés étaient satisfaits de leur sort, d'autant que dans les semaines qui suivirent, le Créateur engendra tout un quartier qu'il appela La Défense (l'origine du nom s'est un peu perdue dans le fond des âges) et que tout plein de petits salariés vinrent peupler cet Éden de béton.

On raconte encore qu'en ce temps-là, les salariés aimaient à se retrouver pour vanter les mérites respectifs de leurs cantines, de leurs conventions collectives, de leurs possibilités d'arrêts maladie...

Mais c'était il y a longtemps.

Depuis, les choses ont changé. Les salariés CNAF sont moroses. Ils se plaignent. Je le sais, je suis l'une d'eux.

Mes collègues se plaignent de leur travail (de leur « charge de travail » qui est beaucoup trop élevée), de leur restaurant d'entreprise (qui, en plus de n'être pas servi par des chefs, est bien trop onéreux), de leur salaire et de leurs diverses primes (qui sont respectivement « pas suffisant » et toujours « moins élevées que l'an dernier »), de leurs congés payés et de leurs ARTT (parce qu'il n'y en a jamais assez).

En revanche, mes collègues ne se plaignent jamais les uns des autres: mes collègues « ne veulent pas d'histoires ».

Personnellement, je suis une inadaptée de la vie d'entreprise. Je fonctionne à l'envers: je ne me plains pas de mon travail mais de mon entourage.

Il y a quelque temps, j'étais avocat. Manque de chance, j'étais déjà inadaptée à ma vie professionnelle: au lieu d'affûter mes dents de requin et de m'escrimer à ratatiner tout le monde sous mon talon aiguille, je me suis mariée et mis en tête d'avoir un bébé.

Et voilà qu'un débat qui commence à dater s'est invité dans ma tête: « Vie privée, vie professionnelle: aménagement du territoire ou tolérance zéro ? »

Je me suis un peu renseignée sur les conventions collectives les plus avantageuses en matière de congé maternité. Et toutes mes sources d'information ont été unanimes: le secteur porteur pour les futures mamans, c'est l'assurance. Alors, j'ai choisi: tolérance zéro, vie privée d'abord, et en avant toute vers le merveilleux monde de l'entreprise qui me promettait tant de bonheur (et d'avantages sociaux!).

L'assurance, j'ai tout de suite senti que ça allait me plaire. D'emblée, le directeur des ressources humaines qui me reçoit me met à l'aise: « Avocat? Vous n'êtes pas la première à faire le choix de l'entreprise! » Et puis CNAF possède un atout maître: « Vous verrez, nous avons une très bonne convention collective en matière de congé maternité », précise le DRH. Promis, je n'ai rien dévoilé de mes intentions. Mais il n'a pas été dupe. Dans ces conditions, j'ai signé mon CDI.

Je me suis installée dans mon nouveau bureau, un open-space assez minable et me suis mise à travailler.

Enfin, non, justement, tout est parti de là.

J'ai été embauchée, mais personne ne m'attendait. Du coup, le service (« gestion des sinistres industriels ») dans lequel je bosse fonctionne très bien sans moi.

Au départ, je me suis un peu battue pour exister. Mais j'ai très vite déposé les armes: nous sommes manifestement trop nombreux à faire la même chose! Au fil des semaines, je me suis rendue compte que chacun vivait dans son coin, tranquille, sans rien demander à quiconque. Personne n'a grand-chose à faire et personne ne s'en plaint!

Enfin si, bien sûr, tout le monde se plaint, mais c'est pour le principe, histoire d'avoir des choses à raconter.

Au début, j'ai trouvé ça extraordinaire! Je suis payée à ne rien faire! En pleine campagne électorale, le slogan «Travailler plus pour gagner plus» me laisse perplexe... C'était tellement énorme que j'ai écrit quelques mails à mes amis avocats, trimeurs, pour leur expliquer qu'ils n'ont rien compris et qu'il existe des endroits où les gens sont payés à ne rien faire, ou si peu.

Finalement, ne pas travailler est devenu pesant. Alors, tous les lundis, pour m'occuper, j'ai adressé à ces amis, par mail, quelques «chroniques» de ma vie d'entreprise... Le temps de patienter neuf mois, jusqu'au congé maternité.

Le 5 juin 2006

Objet: Bienvenue chez moi

Chers amis,

Je vous présente ma Tour!

Sur le parvis, ma Tour, on ne voit qu'elle: «CNAF», c'est écrit en gros, en haut.

Ma Tour est belle dehors et moche dedans.

Je suis le matricule 64.406.M12 et je travaille au niveau 3. Le niveau 3 est comme tous les autres niveaux. Enfin, à l'exception, paraît-il, des niveaux 20, 21, 22, 23 et 24 (les étages des THCD – les Très Hauts Cadres Dirigeants – où les gens ordinaires ne vont que sur invitation... et ne sont jamais invités).

Le niveau 3 est décoré dans des tons de vert au mur, pareil pour la moquette (qui vire au marron-nasse), et noir pour le mobilier de bureau.

C'est pas joli, joli!

Les parties communes (ascenseurs, toilettes, couloirs...) sont dallées d'un inélégant faux marbre brun. C'est carrément moche!

L'aménagement de mon étage se retrouve partout (sauf peut-être aux niveaux 20, 21, 22, 23 et 24):

- à gauche, «les commodités»: toilettes femmes – deux –, toilettes handicapés – un seul à la fois –, toilettes messieurs – deux (probable, mais non vérifié) –, distributeur de boissons chaudes – café, thé, chocolat, «potage» de tomates à 0,24 centime d’euro l’unité –, placard à balais avec évier, tuyau d’arrosage jaune, seau et serpillière (visité), monte-charges (non encore utilisé);
- à droite, «les facilités de service»: les «balancelles» pour la distribution du courrier interne et externe, les placards à fournitures qui débordent de stylos distribués au compte-gouttes, parce que «faut pas gâcher», les chemises et le papier à en-tête CNAF qui assure trop la classe (orange et noir, ça, c’est beau);
- devant et derrière, les deux open-spaces, consacrés au travail des salariés.

Comme c’est partout pareil, il faut faire gaffe à ne pas se tromper d’étage le matin: un coup à passer sa journée au bureau d’un collègue, en croyant qu’on est à sa place!

En parlant de place, la mienne est pourrie: je bosse sur une «marguerite». Une marguerite, c’est un bureau rond, divisé en quatre par des cloisons transparentes, mi-hautes.

C’est un bureau convivial, mais totalement anti-productif! T’es tout le temps en train de discuter ou d’écouter les discussions des autres. Sans compter que tout le monde a plus ou moins vue sur ton écran. Difficile de rester discret quant à sa correspondance privée.

Mes co-marguerites s’appellent Pierre (27 ans – il a l’air sympa), Séverine (24 ans – elle me gonfle déjà) et Michèle (35 ans – elle a l’air chiante, mais marrante).

En me tournant un peu, j’ai vue sur la marguerite de Claude (55 ans, c’est le vieux de la bande), Patricia (34 ans – pas l’air d’être une lumière), Nadine (à peu près 50 ans – sans intérêt): la chance, ils sont trois dans un bureau de quatre.

Nous sept (plus le chef), nous composons le service «gestion des sinistres industriels». C’est très pompeux, ça veut dire qu’on s’occupe des usines qui polluent, des grosses machines qui pètent, des éoliennes qui se cassent la gueule... Par contre, j’ai l’impression que les catastrophes industrielles sont assez rares parce que, franchement, c’est pas le rush!

C'est même très tranquille.
Bon voilà, pour le moment, je prends mes
marques. Ça roule.
Bonne semaine.

Le 30 octobre 2006
Objet: L'enfer du lundi

Chers amis,
Depuis mon premier mail, grâce à l'été, les mois
ont défilé dans une douce torpeur.
Mais depuis que l'automne est arrivé, avec le
vent et la pluie, j'ai compris: le lundi, dans ma belle
entreprise, c'est pas facile.
Les salariés, les «collaborateurs», mes collè-
gues, sont déprimés.
C'est lundi et une trentaine d'heures nous sépa-
rent encore du week-end.
C'est lundi et pour ceux qui ont oublié de poser
un ARTT, le chemin de croix ne fait que
commencer...
Alors, il faut trouver des distractions.
Claude, qui est assis derrière moi, s'exerce à ses
tours de magie. C'est sa marotte. Quand il ne veut
pas travailler (presque tout le temps), Claude fait
des tours de magie avec des cartes.
Quand il se sent au point, il se glisse discrète-
ment vers le bureau de Michèle, qui est assise
devant moi, et lui montre son tour.

Michèle, c'est sa meilleure amie dans son monde désolé: Claude vit seul avec son chat, Myrtille.

Normalement, Michèle l'envoie promener... en hurlant: «Je travaille, moi!»

Claude aime bien se faire engueuler par Michèle. Ça lui donne le sentiment d'exister vraiment. Et puis, il sait qu'au fond, il ne dérange jamais Michèle. Michèle, non plus, ne travaille pas beaucoup et puis, elle aussi, elle aime bien jouer.

Parfois, j'imagine les soirées de Claude et ça me fait un peu peur. Je le vois seul devant son bol de soupe fumant. Il porte son éternel polo moutarde (manches longues en hiver et courtes en été), mais pour le souper, il a ôté sa veste kaki. Myrtille lape aussi un peu du bon breuvage dans un bol plus petit, posé en face de Claude, sur la table de la cuisine. À 22 h, Claude file sans doute au lit. Les draps sont très propres, très tirés et très froids. Claude respire la solitude.

Aujourd'hui, Patricia est «en arrêt». On ne précise pas «maladie», parce que tout le monde sait bien que Patricia n'est pas vraiment malade... Seulement, de temps en temps, Patricia préfère rester avec ses jumelles de 3 ans (Anaïs et Chloé) plutôt que de venir travailler. Elle s'invente un petit rhume, une vilaine toux... qui la clouent au lit!

Allez, ça ne mange pas de pain et on la comprend: les jumelles, dont tout le monde a vu les 127 photos qui composent la mosaïque de fond d'écran de Patricia, sont vraiment mignonnes.

Avec un peu de chance, Patricia reviendra demain avec un petit moulage en plâtre réalisé et peint par ses soins. C'est son hobby. Patricia confectionne des miniatures à son club de poterie. Le problème, c'est que les nains font peur à ses filles; du coup, elle les rapporte au bureau. Ce n'est pas possible de s'appliquer à faire des trucs aussi moches!

Aujourd'hui, le chef est absent. Telles de petites souris, nous dansons. Le chat n'est pas là. Et même, nous virevoltons, d'une pause café à la pause déjeuner, et jusqu'à la prochaine pause café.

Faux cul, je fais semblant de travailler, un dossier ouvert sur mon bureau...

Enfin, il est 16 heures. Plus qu'une heure à tenir. Une dernière pause café et on pourra enterrer ce terrible lundi! Et dire que demain, c'est mardi!

Bonne semaine.
